

# JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,  
Rue de Lorraine, 15,  
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers  
dont il est envoyé 2 exemplaires sont  
annoncés dans le journal.

## INSERTIONS :

ANNONCES . . . . . 25 cent. la ligne  
RÉCLAMES . . . . . 30 id.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, e chez M. St-Hilaire,  
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 11.  
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.  
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

## ABONNEMENTS :

UN AN . . . . . 12 francs.  
SIX MOIS . . . . . 6 „  
TROIS MOIS . . . . . 3 „

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

Les abonnements comptent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.  
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 21 février 1864.

## OBSÈQUES DE S. A. S. MADAME LA PRINCESSE ANTOINETTE DE MONACO.

Les obsèques de S. A. S. Madame la Princesse régnante de Monaco ont été célébrées, jeudi 18 février.

Un temps magnifique a favorisé cette funèbre cérémonie, que deux mois à peine séparaient du jour tant désiré où l'Auguste Princesse arrivait dans ses États, saluée par les acclamations enthousiastes de ses sujets.

Depuis le décès de la Princesse Louise-Hippolyte en 1731, Monaco n'avait pas vu de semblables funérailles, et rarement une foule aussi nombreuse s'était pressée dans ses murs. A la population en deuil, accourue de tous les points de la Principauté pour saluer une dernière fois la Souveraine, ravie si jeune à son amour et à sa vénération, se mêlait un nombreux concours d'étrangers, venus de Nice, de Menton, de Roquebrune, de la Turbie et d'autres localités encore plus éloignées, et témoignant, par leur attitude digne et respectueuse, de la part qu'ils prenaient à la douleur de la famille Princière.

Dès 9 heures 1/2 les autorités et les fonctionnaires de la principauté ainsi que les personnes invitées se réunirent au Palais, dans la grande salle Grimaldi.

S. A. S. le Prince Albert, S. A. R. le Prince de Wurtemberg, fils et beau-frère de la Princesse Antoinette, accompagnés de leurs aides de camp et officiers d'ordonnance se rendirent dans la chapelle ardente où le corps de la noble défunte était déposé dans un double cercueil recouvert en velours bleu avec galons d'argent.

En même temps arrivaient successivement dans la grande cour d'honneur la garde nationale toujours si dévouée à ses souverains, les membres nombreux de la confrérie des pénitents blancs et les diverses corporations qui devaient composer le cortège.

A 10 heures, le clergé de la ville vint chercher Mgr Sola, Evêque de Nice, dans ses appartements du Palais. Le vénérable prélat, arrivé de la veille, avait voulu en personne s'associer d'une manière intime au deuil de la famille souveraine et rendre un dernier et solennel hommage à la mémoire de l'illustre défunte. Plusieurs dignitaires de sa cathédrale l'accompagnaient, afin de donner plus de pompe à la cérémonie funèbre.

Mgr l'Evêque pénétra dans la chapelle ardente avec tout le clergé, se couvrit des vêtements pontificaux, prit la mitre blanche et récita les prières de la levée du corps, en présence des Princes.

Ensuite le cercueil fut descendu au bas du grand escalier de marbre et placé sous un riche baldaquin recouvert de draperies en velours noir frangées d'argent et ornées d'écussons portant les armoiries du Prince et de la Princesse.

A ce moment plein d'émotion, la garde nationale présenta les armes, les tambours battirent un roulement funèbre et le drapeau national voilé d'un long crêpe s'inclina profondément.

Aussitôt le cortège s'ébranla pour se diriger vers la cathédrale.

Un peloton de carabiniers du Prince ouvrait la marche.

Venaient ensuite les écoles des filles conduites par les Dames de Saint-Maur ; leur costume simple et de bon goût se composait d'une robe blanche avec une ceinture noire flottante.

Elles étaient suivies des pénitents blancs, au grand complet, avec tous leurs insignes, dirigés par leurs prieurs.

Au centre et à la hauteur des têtes de colonnes de la garde nationale qui faisait la haie, se tenaient les tambours et le drapeau des Grimaldi entouré d'une escorte de sous-officiers.

Le clergé précédé de la croix et des enfants de chœur marchait devant le cercueil ; il se composait de S. G. Mgr l'Evêque, et des ecclésiastiques de la ville auxquels étaient venus se joindre plusieurs prêtres de Nice et des paroisses voisines, ainsi qu'une députation des moines du couvent de Laghet, conduite par le R. P. Prieur.

Venait enfin le baldaquin renfermant le corps porté par douze jeunes gens de la ville qui avaient réclamé, avec un empressement aussi touchant que spontané, l'honneur de conduire jusqu'à sa dernière demeure les restes vénérés de leur bien-aimée Souveraine. Ils étaient revêtus d'un long manteau de deuil attaché avec un gland d'or, et un voile noir, parsemé d'étoiles d'or, couvrait leur tête.

Les coins du poêle étaient tenus par M. le Préfet des Alpes-Maritimes, S. Exc. le Gouverneur-général de la principauté, M. le Président du tribunal supérieur de Monaco et M. le Maire de la ville.

Quatre officiers de la garde nationale formaient à droite et à gauche l'escorte d'honneur.

Derrière le cercueil marchaient d'abord les quatre religieuses de Bon-Secours qui avaient rempli la touchante mission de soigner la Princesse Antoinette pendant sa douloureuse maladie ; puis, en habits de deuil, dix serviteurs attachés à sa maison.

S. A. S. le Prince Albert et S. A. R. le Prince

de Wurtemberg conduisaient le deuil, suivis des officiers de leurs maisons.

A quelque distance s'avançaient les Membres du Tribunal Supérieur, les Consuls étrangers, le Secrétaire général de la Préfecture de Nice, les autorités et fonctionnaires de la principauté, avec les personnes invitées. Les R. P. jésuites de la maison de Monaco, au nombre de près de quarante, faisaient partie du cortège, où l'on remarquait encore plusieurs étrangers, entr'autres quelques Belges de distinction.

Un second peloton de carabiniers du Prince fermait la marche. Les indigents portant à la main une torche allumée suivaient le cortège.

Au moment où le cercueil franchit la grande porte du palais, une salve d'artillerie se fit entendre et se continua de cinq minutes en cinq minutes pendant toute la durée de la cérémonie.

Le cortège d'un pas lent et grave, traversa la place du palais, parcourut la rue du Milieu, la rue de Lorraine, fit le tour de la place de la Visitation, suivit dans toute sa longueur la rue des Briques et se dirigea vers l'église par la rue du Tribunal. Partout, sur les places, dans les rues, aux balcons des maisons, une foule silencieuse et recueillie donnait sur le passage du corps de l'Auguste défunte les marques de la plus vive sympathie. L'affliction était peinte sur tous les visages ; une immense douleur planait sur la ville et bien des larmes ne purent s'empêcher de couler pendant cette longue promenade funèbre qui dura plus d'une heure.

La décoration de l'église Saint-Nicolas, où la Princesse allait faire son entrée pour la dernière fois, était complète et ne laissait rien à désirer.

Le portail et toute la façade extérieure disparaissaient sous une riche tenture de deuil, sur laquelle se détachaient trois écussons aux armoiries réunies des Grimaldi et des Mérode.

A l'intérieur, l'antique basilique offrait l'aspect le plus imposant. De la naissance des voûtes jusqu'au pavement retombaient en plis ondoyants d'immenses draperies noires, bordées de franges blanches, enveloppant les colonnes et s'ouvrant à chacune des travées de la grande nef. Entre chaque colonne et au sommet de l'ogive formée par l'ouverture des draperies, on avait placé des écussons aux armoiries princières. Les parois des nefs latérales ainsi que la chaire et l'appui de communion étaient également tapissés de tentures de deuil.

La chapelle où se trouve l'entrée des caveaux destinés à la sépulture des princes avait été décorée avec un soin tout spécial.

Le chœur, ainsi que le transept et les quatre chapelles, était tendu de noir, et un long voile parsemé de larmes blanches descendait de la voûte, derrière l'autel, pour fermer l'abside.

A gauche du sanctuaire s'élevait le trône épiscopal, surmonté d'un dais en velours noir, avec galons et franges d'argent. En face, des sièges, recouverts de housses noires, étaient disposés pour les autorités et les fonctionnaires.

Au milieu de la grande nef et au bas des degrés qui conduisent au chœur, se dressait un magnifique catafalque, couronné d'un dais de draperies flottantes blanc et noir. Il était orné de plus de trois cents torches, dont plusieurs portaient le chiffre et les armoiries de la princesse; aux quatre coins brûlaient des lampes funéraires aux flammes de diverses couleurs. Ce riche luminaire, les torches nombreuses qui éclairaient le maître-autel et tous les autels latéraux, ainsi que les huit lustres suspendus à la voûte du chœur et de la nef, répandaient dans l'église, fermée aux rayons du soleil, un jour sombre et triste, en harmonie avec la cérémonie funèbre qui allait s'y accomplir.

Le cercueil fut déposé sur le catafalque, au pied duquel se tinrent les sœurs de Bon-Secours, ainsi que les serviteurs attachés à la maison de la Princesse. Puis la garde nationale, précédée de son drapeau, forma une double haie autour du monument funéraire.

Une place réservée à droite du catafalque attirait surtout l'attention: c'est là que vinrent s'agenouiller, sur des prie-dieu recouverts de draperies, les deux Princes qui conduisaient le deuil; des regards, pleins d'un respectueux attendrissement, tombaient tour à tour sur le jeune Prince héréditaire, inconsolable dans sa douleur de fils aimant et dévoué, et sur cet autre Prince dont le cœur paternel saignait encore d'une perte cruelle et récente!

Le reste de l'église, les bas-côtés et les chapelles furent bientôt envahis par la foule qui, trop considérable pour trouver place dans l'intérieur de la basilique, dut en grande partie suivre du dehors l'imposante cérémonie qui allait commencer.

Mgr l'Evêque, en effet, ne se contenta pas de célébrer une grande messe ordinaire; il voulut, dans son pieux dévouement pour la famille Princière, officier pontificalement, honneur réservé d'ordinaire aux seules cathédrales et qui n'était pas échu depuis longtemps à l'église paroissiale de Monaco. Dans ces circonstances solennelles, l'Evêque, assisté d'un nombreux clergé, accomplit sur son trône une partie des cérémonies du saint sacrifice et ne monta à l'autel qu'au moment de l'offertoire.

La messe de *Requiem* fut chantée avec beaucoup d'expression par des artistes appartenant à l'orchestre du Casino; l'orgue tenu par une main exercée accompagnait. Durant la cérémonie, l'orchestre tout entier, dirigé par son chef habile, M. Lucas, exécuta une marche funèbre et divers autres morceaux adaptés à la circonstance, avec un entrain remarquable et une précision digne de tout éloge.

Après la messe eurent lieu les dernières prières. Quatre prêtres revêtus de la chape noire firent successivement l'absoute; puis l'Evêque, la mitre en tête, procéda à une dernière et solennelle absoute: le privilège des cinq absoutes est réservé aux souverains.

Les chants et les prières avaient cessé; restait encore la cérémonie touchante de l'eau bénite jetée sur le cercueil, l'adieu chrétien à la noble défunte. Au moment où S. A. S. le Prince Albert est venu, le visage pâle et la main tremblante, répandre l'eau

bénite sur le corps de son Auguste mère, tous les yeux se sont mouillés de larmes: sa douleur est devenue la douleur de tous; chacun a senti son cœur se déchirer en le voyant jeter un dernier regard sur celle qui l'avait entouré de tant de tendresse!!

Quand la cérémonie fut terminée et que la foule eût quitté l'église, il fut procédé à la descente du corps de la Princesse dans les caveaux qui servent de sépulture aux Princes de Monaco.

Qu'elle y repose en paix, l'Auguste Souveraine! l'amour de ses fidèles Monégasques veillera sur sa tombe vénérée!!!

ÉLÉGIE.

Monaco, prends le deuil! cesse tes cris joyeux,  
Change en gémissements tes chants, tes jeux de fête;  
Que des pleurs abondants obscurcissent tes yeux;  
Elle a vécu, ta Princesse Antoinette!

La mort qui fauche tout, les jeunes et les vieux,  
Les grands et les petits, d'un bras impitoyable,  
La rigoureuse mort a repoussé tes vœux,  
La dure mort, la mort inexorable!

Du Prince son époux et l'orgueil et l'honneur,  
Elle était de son fils, sa plus chère espérance,  
De son fils bien-aimé la joie et le bonheur,  
Et de vous tous la douce providence.

Lorsqu'elle paraissait, les douleurs se taisaient,  
Le malade oubliait ses souffrances amères,  
De tous les malheureux les cœurs se consolait,  
Les orphelins regrettaient moins leurs mères.

Qui pourra maintenant tempérer ces douleurs,  
Adoucir ces chagrins, dissiper ces alarmes?  
Qui rendra l'espérance à tous ces pauvres cœurs?  
Des orphelins qui séchera les larmes?

Elève, suppliant, tes regards vers les cieux,  
Où, pour la recevoir, les anges sont en fête,  
Désormais c'est de là qu'elle entendra tes vœux,  
O Monaco, ta Princesse Antoinette!

FERDINAND CHRÉTIEN.

On écrit de Notre-Dame-de-Liesse au *Journal de l'Aisne*:

« La nouvelle de la mort de S. A. S. la princesse de Monaco, née comtesse de Mérode, a causé dans notre pays une véritable désolation: c'est comme un deuil public.

» Son Altesse passait une partie de l'année dans son magnifique château de Marchais, l'un des plus beaux de France. Pendant tout ce temps, elle se plaisait à soulager les malheureux et à visiter les malades dont elle était comme une seconde providence. Je ne parlerai pas de toutes ses bonnes œuvres; je me bornerai à ce seul trait dont je me souviendrai toujours: Je l'ai vue pansant de ses mains, comme une véritable Sœur de Charité, une pauvre femme dont les plaies répandaient une odeur des plus repoussantes.

» La princesse de Monaco joignait à l'aménité qui charme, l'esprit le plus brillant et les qualités les plus remarquables, qui en faisaient une femme vraiment supérieure.

» Elle est décédée jeune encore dans sa principauté, au palais de Monaco, le 10 février.

» C'est une perte irréparable pour le pays. »

NOUVELLES LOCALES.

S. A. R. le prince Guillaume de Wurtemberg est arrivé mardi dernier à Monaco, venant d'Allemagne.

Monseigneur Sola, évêque de Nice, est arrivé au palais de Monaco mercredi 17 février, accompagné de plusieurs dignitaires ecclésiastiques.

Sa grandeur est repartie vendredi matin.

M. Gavini, préfet des Alpes-Maritimes, a pris passage jeudi à bord du *Solferino*, qui avait été mis à sa disposition, pour venir assister aux obsèques de S. A. S. Madame la princesse Antoinette.

M. le préfet était accompagné de M. Genty, secrétaire-général de la préfecture.

A l'occasion du décès de la princesse Antoinette, le Prince a pris le deuil pour six mois, qui ont commencé le 10 février.

Tous les fonctionnaires de la principauté ont pris le deuil pour trois mois.

Un grand nombre de personnes, qui ne font pas partie de l'administration, ont également pris le deuil, voulant ainsi donner à la famille souveraine un respectueux témoignage de la profonde sympathie que l'Auguste Princesse avait su acquérir au sein de la population.

Le jour de l'enterrement de S. A. S. Madame la princesse Antoinette, les salons du Casino sont restés fermés toute la journée.

Il s'est vendu cette semaine quelques fortes parties de citrons à 22 fr. le mille. Cependant, malgré ce prix relativement avantageux, la plupart des propriétaires veulent garder encore leur récolte. Les nouvelles que l'on reçoit de la rivière de Gènes ne sont point favorables. La gelée semble avoir fait plus de ravages qu'on ne l'avait supposé. Les prévisions sont toujours à la hausse pour la fin de mars et le courant d'avril.

Notre température subit depuis quelques jours des variations dont la fréquence est beaucoup plus désagréable que la rigueur. Tous les matins, le ciel est pur et le soleil resplendissant. En voyant les chemins blancs et poudreux, on dirait l'été avec ses longues sécheresses. Vers midi, le ciel se couvre, le vent souffle durant une heure ou deux; puis ce caprice satisfait, il s'apaise et disparaît. Les nuages fuient alors derrière l'horizon; la chaleur revient, et l'on assiste jusqu'au soir au ravissant spectacle d'une journée de printemps dans un pays partout semé de fleurs.

Cette alternative de soleil et d'ombre sera-t-elle de longue durée? Nous l'ignorons; mais nous regretterions qu'un étranger jugeât notre climat d'après les impressions momentanées que ces changements pourraient lui causer.

Le *Courrier de Marseille* raconte que M. Lefranc, qui remplit l'emploi de ténor au théâtre de cette ville, est allé chanter *Guillaume Tell* à Lyon en remplacement de M. Dulaurens, indisposé depuis quelque temps. M. Lefranc a obtenu sur cette scène un succès éclatant. Et nos lecteurs de Monaco, nous en sommes sûrs, apprendront avec plaisir qu'après la représentation de dimanche dernier, leur compatriote a été reconduit à sa demeure par un public enthousiasmé.

BULLETIN DU LITTORAL.

Jamais peut-être nous n'avons eu moins de nouvelles à enregistrer dans notre Bulletin du littoral qu'aujourd'hui. Pas un fait offrant quelque intérêt, pas une aventure méritant une mention particulière, à moins que nos lecteurs ne trouvent quelque plaisir à apprendre que le froid continue à se faire sentir encore avec intensité dans certaines parties de l'Italie. Il paraît que du côté de Rimini, la neige

est tombée, ces derniers jours, en assez grande abondance pour former en peu de temps une couche de cinquante centimètres.

Les opérations de l'immersion du fil sous-marin qui doit relier l'Italie à la côte turque, s'effectuent, eu égard à la saison, d'une manière satisfaisante. Le 3 courant, le vapeur de la marine italienne *Sezia* a commencé la pose d'un bout du fil à Otrante. Aussitôt après cette opération, on tentera de le réunir à l'autre extrémité qui a déjà été immergée sur la côte de l'Albanie. Les inspecteurs des télégraphes ont l'espoir que l'opération réussira et croient pouvoir bientôt atteindre les 40 milles qui ont déjà été posés sur la côte turque, si toutefois de nouvelles bourrasques ne détruisent les travaux déjà achevés.

Nous annonçons, il y a quelque temps, que le comité de l'*Œuvre des Pèlerinages de Rome* organisait un train de plaisir, afin de conduire des voyageurs de Marseille à Rome, pour la solennité de la Semaine sainte. Nous apprenons aujourd'hui que le départ de la caravane est fixé au 12 mars prochain.

Le paquebot le *Brésil*, venant de Constantinople, a apporté, cette semaine, à Marseille, deux mille balles de coton. La correspondance qui nous apporte cette nouvelle ne nous dit point si l'arrivée de ces balles a produit quelque changement dans les prix existants du stock. A. CHAMBON.

On lit dans le *Journal de Nice* :

CONCERT DE BIENFAISANCE.

Quoi de plus remarquable que l'exécution des morceaux et des fragments d'opéras qui remplissaient le programme d'hier, si ce n'est le choix qui y a présidé?

Après les chants suaves et inspirés de Bellini, les mélodies ravissantes de Rossini et les brillantes inspirations de Verdi, avec des interprètes comme Mme la baronne Vigier et sa sœur Mlle Marie Cruvelli. Aussi notre tâche est-elle facile et difficile à la fois, lorsqu'il s'agit de rendre compte de cette splendide soirée. Facile, si l'on ne songe qu'aux éloges que nous sommes heureux d'avoir à distribuer; difficile, à cause des éléments qui nous manquent peut-être pour le faire d'une manière digne des personnes de qui nous avons à parler.

Nous avons eu, l'année passée, l'occasion d'entendre Mlle Guisol, et, malgré les succès que nous lui prédisions pour l'avenir, nous étions loin de croire que nos prévisions seraient si promptement réalisées, et que la brillante élève de M. Bregozzo deviendrait, en si peu de temps, une artiste habile, capable de se faire applaudir, comme elle l'a été, dans une des œuvres capitales d'Henri Herz. Son jeu, plein de finesse et de distinction, a charmé la brillante assemblée, qui le lui a témoigné de la manière la plus flatteuse. Il est juste de dire qu'elle a été bien secondée par son professeur, qui dirigeait l'orchestre avec un soin extrême, et aussi par un excellent instrument de la maison Wolf et Pleyel. Nommer cette maison, c'est en faire l'éloge.

Mlle Marie Cruvelli, soit dans le duo de *Capuletti e Montecchi*, soit dans l'acte du *Trovatore*, a fait applaudir une très-belle voix au service d'une intelligence dramatique des plus remarquables. Dans le duo avec Palmieri, qui par parenthèse, s'est surpassé hier, ainsi que Coliva, elle a trouvé des accents qui ont ému l'auditoire tout entier.

Que dire de Mme la baronne Vigier qui n'ait été mille fois répété, et par de plus habiles que nous? Comment signaler d'une manière digne du sujet, les merveilles de cette voix splendide (nous insistons sur le mot), qui se joue de toutes les difficultés, de façon à laisser croire qu'elles n'existent pas? Signaler l'enthousiasme du public, nous semble le meilleur moyen de rendre hommage à cet admirable talent, si fin, si pur dans la *Sonnambula* et dans les *Echos Suisses*, cette merveille d'exécution; si brillant dans les *Vêpres Siciliennes*, ce triomphe

d'autrefois, renouvelé hier, et si magistral dans *Norma*, dont les accents inspirés ont électrisé la salle entière.

Nous rendrons grâce de nouveau à Mme la baronne Vigier pour les douces émotions qu'elle a fait éprouver à tous les admirateurs de l'art, et nous terminerons en manifestant un regret, c'est qu'il faille attendre une année pour assister à pareille fête.

A. HENRY

Les recettes du Concert donné par Mme la baronne Vigier s'élèvent à la somme de 12,504 fr. 25

On nous écrit de Marseille :

Le projet d'établissement d'un jardin d'acclimatation, si favorablement accueilli dans le monde scientifique, semble devoir se réaliser prochainement et dans les meilleures conditions de prospérité.

Je viens de parcourir, le plan à la main, l'emplacement de ce futur paradis terrestre, exclusivement réservé aux animaux utiles, et par conséquent interdit à l'homme, qui n'y sera toléré que comme visiteur ou serviteur des espèces à naturaliser. Le site semble fait à souhait pour une telle destination. Vous savez combien notre belle Provence rappelle, dans certaines vallées tournées vers la mer, ce magnifique contraste que présentent les régions équatoriales où la plus splendide végétation s'épanouit au milieu des sables brûlants du désert. Le lieu choisi par les ingénieurs marseillais offre non-seulement cette pittoresque opposition d'un Sahara en miniature, semé d'oasis délicieusement fraîches et embaumées, il réunit encore, par suite des mouvements de terrains et de leur composition géologique, toutes les nuances, pour ainsi dire, du climat et du sol de la France méridionale. Les auteurs du projet ont admirablement tiré parti de cette disposition naturelle, et déjà l'on peut se rendre compte de l'aménagement général. Les ruminants ont leur latitude, et les échassiers leur longitude nettement tracées. Un lac se creuse pour les ébats de la gent palmipède; une prairie, destinée à deux couples de ces bisons à bosse succulente, rendus célèbres par les romans de Cooper, commence à verdoyer sur la lisière d'une forêt vierge artificielle — si l'on peut accoupler ces deux mots — où le kangourou viendra fraterniser avec l'agouti, et le hocco du Mexique avec l'agami, oiseau-chien, aussi délicat à la broche, dans sa jeunesse, que consciencieux dans ses fonctions de gardien des troupeaux que l'on confie à son âge mûr.

La vigogne du Pérou y trouvera sa montagne, la gazelle, une plaine fleurie où trotter menu avec cette gentillesse qui en fait la grisette des quadrupèdes, et le chameau lui-même y aura son coin de philosophe rêveur.

En un mot, ce sera une véritable serre chaude et froide zoologique en plein air, caressée dans les diverses régions appropriées au tempérament de ses hôtes, par le zéphyr, le mistral ou le sirocco africain, et dont l'entrée sera interdite à tout animal malfaisant, — sauf, hélas! le bipède sans plume, dont parle Platon.

LETTRE PARISIENNE

L'événement, la fête, l'émotion de la semaine, a été le banquet de l'isthme de Suez.

Ce n'est pas seulement Paris, ce n'est pas la Compagnie de l'isthme de Suez, c'est bien certainement la France entière qui vient de faire entendre sa voix dans cette manifestation solennelle. Des représentants de la province s'étaient joints en grand nombre aux souscripteurs de Paris, et les noms de toutes les villes importantes de la France rayonnaient sur les tentures de la salle immense. Avec ses 4,800 convives, ce banquet a donc réuni, comme en un faisceau, les chauds témoignages des sympathies françaises en faveur du plus grand travail du siècle.

Voici quelle était la composition de la table d'honneur :

Au centre, S. A. I. le prince Napoléon, président du banquet; à sa droite, M. Ferdinand de Lesseps,

directeur de la Compagnie; à sa gauche, M. le vice-amiral Jurien de la Gravière, vice-président du banquet; en face du prince, M. Millecamp, le plus fort actionnaire de la Compagnie; puis, à droite et à gauche: M. Dupin, procureur général; M. Lefèvre-Durullé; M. l'amiral Laroncière-Lenoury; M. Babinet, de l'Institut; M. Elie de Beaumont; M. le marquis de l'Aubépin; M. Gervais, de Caen; M. de Cauchy, aide de camp de l'Empereur; M. de Giaradin; M. Guérault; M. Mosenthal, consul de Russie; M. Cail; M. le comte de Saint-Maurice; M. le docteur Cabarrus; M. Ernest Sellières; M. de Bussy; des sénateurs, des députés, des banquiers, des agents de change, etc., etc...

A huit heures, les toasts ont commencé. M. Millecamp, le plus fort actionnaire, s'est levé comme le représentant de tous ses coassociés, et, au nom de la Compagnie, il a porté la santé de l'Empereur, de l'Impératrice et du Prince impérial. Son allocution, courte et chaleureuse, a été couverte d'applaudissements.

Puis le prince a pris la parole. C'était le moment impatientement attendu. Ce discours était l'acte important du banquet. Ce discours, ai-je dit? Le mot n'est pas juste; il est trop solennel pour caractériser cette allocution familière, vive, aisée, pittoresque, spirituelle et mordante. Je ne puis analyser ici, en quelques lignes, une improvisation qui a tenu, pendant une heure et quart, l'assemblée attentive, émue et charmée. Le banquet, la Compagnie, la France, l'isthme, le canal, son passé, son avenir, l'ouverture du canal d'eau douce, l'Egypte, la Turquie, l'Angleterre, Nubar-Pacha, la Russie, tout est passé en revue avec une verve qui vous subjugué et vous entraîne.

Au point de vue du style et de l'esprit, c'est assurément là un entretien remarquable et que chacun voudra lire.

Vous y découvrirez un grand nombre de traits piquants, de mots ironiques, d'allusions clairement transparentes qui, comme autant de flèche sûrement lancées, ne manqueront pas d'arriver à leur but.

Etrange arrangement de la destinée! Pendant toute cette soirée, les deux noms qui apparaissaient aux deux pôles de toute conversation étaient ceux du prince Napoléon et de Nubar-Pacha. Eh bien! qui l'aurait cru? Le prince Napoléon et Nubar-Pacha sont deux anciens condisciples; ils ont étudié ensemble en Suisse, et ces souvenirs du passé, spirituellement racontés par le prince, n'ont pas été l'épisode le moins piquant de son allocution.

Que vous dirai-je des applaudissements? J'ai cru que le palais allait s'écrouler, et lord Palmerston les a bien certainement entendus de Londres. L'impulsion était si bien donnée, que le discours lu par M. de Lesseps s'est perdu au milieu de battements de mains indéfiniment prolongés.

Le dernier mot du banquet a été pour M. Dupin. Le trait qu'il a attaché à sa péroraison n'est pas absolument neuf; il me paraît emprunté au discours prononcé par M. Thiers sur la politique intérieure. Modifiant la pensée que M. Thiers avait exprimé en disant que le cap des Tempêtes avait fini par s'appeler le cap de Bonne-Espérance, M. Dupin a dit que le canal d'eau douce était, pour lui, le canal de Bonne-Espérance.

Mot heureux que les convives ont accueilli avec des acclamations enthousiastes. Le canal de Bonne-Espérance! Tel est, j'en suis sûr, le vœu de la France, et telle sera plus que jamais sa pensée après le mémorable banquet du 11 février.

Il est bon, d'ailleurs, de le remarquer: jamais le

percement des isthmes et des montagnes n'a tant préoccupé les esprits. De tous côtés, je n'entends parler que de ces gigantesques travaux qui rappellent, dans notre siècle prosaïque, les Titans de la fable.

On a donné à M. de Lesseps le nom de *Coupeur d'isthme*; mais il n'est pas seul à mériter ce nom. Vous savez qu'il est question de couper l'isthme de Corinthe, en Grèce; de joindre la Hollande à la mer par un immense canal; d'unir la mer du Nord à la mer Baltique par un autre canal; d'ouvrir, enfin, l'isthme de Panama pour joindre l'Atlantique au Pacifique. Autant d'opérations que vous verrez prochainement à l'ordre du jour, si la guerre ne vient pas couper les ailes de la spéculation.

Mais, en ne tenant compte que des entreprises déjà en voie d'exécution, je dois avouer que l'isthme de Suez n'est pas seul à nous donner de bonnes nouvelles. Dans une communication pleine d'intérêt, faite par M. Perdonnet à l'Association philotechnique, le savant ingénieur a longuement exposé un nouveau procédé de percement des roches au moyen de roues armées de pointes de diamant noir. Les expériences faites par le nouvel engin sont on ne peut plus concluantes. Les résultats dépassent tout ce qu'on a obtenu de plus avantageux jusqu'à ce jour. On a calculé que ce système permettrait de percer les Alpes en trois ans et demi. Voilà une invention qui sera supérieure aux vinaigres fabuleux qu'employa Annibal pour faire sauter les rochers des Alpes! *Montem rupit aceto!*

Et puis, enfin, le télégraphe nous envoie une grande nouvelle. Les Pyrénées sont percées! La dernière langue de terre des montagnes géantes qui séparait la France et l'Espagne a cédé sous le pic du travailleur, et la locomotive va unir Paris et Madrid par un trait d'union rapide comme la foudre. Les Pyrénées avaient survécu à Louis XIV; mais la science pourra dire aujourd'hui avec plus de vérité que le roi-soleil: *Il n'y a plus de Pyrénées.*

Quel souvenir ai-je rappelé là? Le mot de Louis XIV! Ah! certes, je serais accueilli avec bonheur de M. Viennet, en laissant ainsi, à leur place, tous ces mots célèbres qui sont comme le rayonnement de l'histoire. Vous avez vu dans le discours de l'académicien, toujours jeune avec ses quatre-vingt-six ans, combien il avait de respect pour ces traditions brillantes qui savent mettre, par un mot, une voyante cocarde à tous les grands événements du passé. C'étaient là, dit l'auteur de la *Franciade*, des perles artistement enchâssées et qu'il fallait précieusement conserver comme un trésor.

Hélas! les historiens de nos jours, que M. Viennet compare sans pitié aux *réalistes*, ont posé leur main profane sur chacun de ces mots flamboyants, et nos iconoclastes n'ont guère laissé d'images derrière, sans les déchirer ou les égratigner! Aussi la colère de M. Viennet est-elle impitoyable, et, dans une véhémence apostrophe, il les appelle *les écumeurs de l'histoire!*

Ils l'ont, en effet, écumée tant et si bien, que chacun de ces mots glorieux finira par disparaître de nos annales. M. Biot a prouvé que Galilée n'avait pas prononcé son fameux: *E pur si muove.* — Il est établi que Louis XIV n'a pas dit le mot: *Il n'y a plus de Pyrénées*, qui revient de droit à l'ambassadeur d'Espagne. — Il est prouvé que l'abbé Edgeworth n'a pas adressé à Louis XVI cette sublime parole: *Fils de Saint-Louis, montez au ciel!* — Il est démontré depuis longtemps que le mot heureux: *Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français*

*de plus*, n'appartient pas au comte d'Artois, depuis Charles X, mais bien à M. le comte Beugnot, qui l'avait improvisé dans le silence du cabinet. — Il est admis par tout le monde que Mirabeau n'a pas répondu à M. de Dreux-Brezé la phrase fougueuse et limée qu'on lui prête. — Il est universellement reconnu que M. de Talleyrand, qui faisait d'un dictionnaire d'anecdotes sa lecture favorite, n'a pas commis la centième partie des mots qu'on attribue à son esprit. — Il est certain que Kosciusko n'a jamais dit: *Finis Poloniae!* Il a été constaté que Cambronne n'avait pas même songé à la phrase héroïque qui l'a rendu immortel.

Je pourrais ainsi énumérer plusieurs colonnes de rectifications faites par la critique historique de nos jours. Mais les citations qui précèdent suffisent pour nous montrer à quoi nous arrivons. La soif d'analyse et de vérité qui nous dévore ne laisse plus rien debout. Toujours réduite et toujours rapetissée, l'histoire, sous notre loupe, finit par ressembler à l'histoire connue, comme le squelette ressemble au corps humain. Notre histoire, d'ailleurs, sera-t-elle plus vraie? Les mots que nous renversons valent-ils moins que ceux que nous édifions? Ce n'est pas, assurément, la version donnée par M. Victor Hugo au mot de Cambronne qui peut faire estimer la nouvelle méthode historique. En définitive, aux doutes qui remplissaient l'étude de l'histoire, nous ne faisons qu'ajouter des doutes nouveaux, et, après toutes nos recherches infructueuses, nous pourrions encore appliquer à l'histoire le mot de Montesquieu: — *L'histoire est un recueil de faits faux composé sur des faits vrais!*

On nous écrit de Paris:

Dimanche dernier a eu lieu la première conférence au bénéfice des blessés polonais.

Dès une heure, les abords de la salle Barthélemy étaient encombrés au point que la circulation a été bientôt interrompue dans les rues avoisinantes. En un clin d'œil, après l'ouverture des portes, la salle s'est remplie, et, quoiqu'elle puisse contenir environ 5,000 personnes, le nombre des refusés a été beaucoup plus considérable que celui des élus.

Plusieurs notabilités polonaises et françaises avaient pris place sur une estrade élevée au fond de la salle; j'ai remarqué, entre autres, les princes Czartoryski et Poniatowski, les comtes Zamoyski et Branicki, MM. Villemain, Elie de Beaumont, Odilon Barrot, etc.

A deux heures un quart, M. Saint-Marc Girardin est monté à la tribune et a été salué par une triple salve d'applaudissements. Il a commencé par remercier M. Duruy d'avoir bien voulu autoriser ces conférences, et a déclaré qu'elles n'avaient pas de caractère essentiellement politique; le but des organisateurs est simplement de venir au secours des Polonais blessés en combattant pour leur religion et leur patrie.

Ce discours et celui de M. Legouvé, qui a lu et commenté son étude sur Jean Reynaud, ont soulevé des applaudissements enthousiastes, interrompus de temps à autre par le cri de: *Vive la Pologne!* J'ai remarqué que les ouvriers étaient en grand nombre dans l'auditoire. La seconde conférence aura lieu au même endroit, après-demain soir, à huit heures; il n'est pas douteux que ces réunions ne soient très-fructueuses pour le comité polonais.

Le père Félix a commencé, hier, ses conférences à Notre Dame, au milieu d'une affluence considérable. L'illustre prédicateur a annoncé qu'il traiterait du progrès par Jésus-Christ, et qu'il apprécierait ce que c'est que la *critique moderne.*

Le nouvel académicien, M. de Carné, a été, suivant l'usage, présenté à l'Empereur. La présentation a eu lieu, hier, aux Tuileries. M. de Carné était accompagné de MM. Viennet, Villemain et Legouvé.

La *France Chorale* annonce que le chansonnier populaire Pierre Dupont se fait trappiste. Depuis quelque temps il avait quitté Paris et s'était retiré à Lyon, où il vivait au milieu d'un monde religieux pour lequel il a même composé quelques hymnes que l'on chante aujourd'hui dans les confréries. La métamorphose de Pierre Dupont est, dit-on, authentique. Le chantre de la *Vigne* et des *Bœufs* va prendre l'habit monastique à la Trappe. « Frères, il faut mourir! » Voilà ce que va murmurer désormais le créateur de tant de chants fins et grandioses qui ont retenti dans le peuple.

On savait que les insectes, au moins quelques-uns, étaient d'habiles fileurs; mais on ne savait pas qu'il y eût parmi eux des fabricants de fer. Voilà cependant ce qu'on vient de découvrir. Un naturaliste suédois, M. Sjogreen, publie, sur ce sujet, un mémoire des plus curieux. Les insectes en question sont presque microscopiques; ils vivent au fond de certains lacs, surtout dans la province de Smaland, et ils filent, comme le ver à soie, des sortes de cocons ferrugineux dont l'ensemble forme le minerai connu sous le nom de *lake-ore*, qui renferme de 20 à 60 0/0 d'oxyde de fer mêlé à de l'oxyde de manganèse, à 10 0/0 de chlore et à quelques centièmes d'acide phosphorique. Les gisements de ce minerai peuvent avoir jusqu'à 200 mètres de longueur, de 5 à 10 mètres de largeur et de 8 à 30 pouces d'épaisseur. Voilà un curieux chapitre à ajouter au beau livre de M. Michelet: *l'Insecte.*

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

La *Monographie des Hémorrhoides*, par le docteur A. LEBEL, opère aujourd'hui une véritable révolution dans la presse médicale. Il n'est question que de guérisons bien authentiques d'une maladie réputée incurable. — 1 vol. in-8° pour 4 fr., à Paris, 14, rue de l'Ecliquier. (Consultations). (1)

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 13 au 19 février 1864.

MARSEILLE. b. *Bon-Etienne*, c. Chaise, m. d.  
CETTE. brick *Saint-Michel*, c. *Carenzo*, vins.  
NICE. b. v. *Solferino*, c. *Sturlese*, m. d.  
ID. b. v. *Solferino*, c. *Sturlese*, sur lest.  
ID. b. v. *Solferino*, c. *Sturlese*, m. d.  
MENTON. b. *Daniel*, c. *Cosso*, sur lest.  
CETTE. b. v. *Joseph-et-Marie*, c. *Fornari*, vin.  
NICE. b. v. *Solferino*, c. *Sturlese*, m. d.  
MENTON. brick *Saint-Michel*, c. *Carenzo*, sur lest.  
NICE. b. v. *Solferino*, c. *Sturlese*, m. d.  
ID. b. *Aigle-Impérial*, c. *Palmaro*, id.  
ID. b. *Assomption*, c. *Carenzo*, m. d.  
MARSEILLE. brick *Filomene*, c. *Nineto*, bouteilles.  
NICE. b. v. *Solferino*, c. *Sturlese*, sur lest.  
MENTON. b. *Joseph-et-Marie*, c. *Fornari*, id.  
NICE. b. v. *Solferino*, c. *Sturlese*, id.  
BORGHETTO. b. *la Garde*, c. *Orsero*, planches.

Départs du 13 au 19 février 1864.

MENTON. b. *Bon Etienne*, c. Chaise, m. d.  
ID. b. *St-Michel*, c. *Carenzo*, vin  
VINTIMILLE. b. v. *Solferino*, c. *Sturlese*, en lest  
ID. id. id. id. id.  
ID. id. id. id. id. id.  
MENTON. b. *Daniel*, c. *Cosso*, citrons  
ID. b. *Joseph et Marie*, c. *Fornari*, vin  
VINTIMILLE. b. v. *Solferino*, c. *Sturlese*, en lest  
ID. id. id. id. id. id.  
MENTON. b. *Aigle Impérial*, c. *Palmaro*, m. d.  
ID. b. *Assomption*, c. *Carenzo*, id.  
SAVONE. brick *Ste-Filomène*, c. *Minuto*, bouteilles  
VINTIMILLE. b. v. *Solferino*, c. *Sturlese*, en lest  
ID. id. id. id. id. id.  
MENTON. b. *Lagarde*, c. *Orsero*, planches

Bulletin Météorologique du 14 au 20 février

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPÉ- RIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
14 Fév.	11	14	14	beau	nul.
15	10	13	12	id.	id.
16	10	12	13	id.	id.
17	9	13	14	id.	id.
18	10	12	13	id.	id.
19	9	13	12	id.	vent
20	8	11	11	pluie	id.